

CHAPITRE 4

Peinture de la haine ordinaire

J'ai une autre histoire de parents à vous conter. Il s'agit, cette fois, d'une peinture de la haine ordinaire, à l'égard de l'instituteur d'un village viticole, où l'alcool tient un rôle non négligeable, dans la mécanique des passions.

Les parents, dont il est questions dans ce récit, vont faire preuve d'une remarquable stupidité, en vouant le maître de leur fils aux gémonies, et, par voie de conséquence, à force d'enseigner en se surveillant, celui-ci va finir par y laisser une partie de son âme, tout en perdant ses illusions premières.

Lui, qui a été si proche de ses élèves, va finir par s'en éloigner, car il sait, ce maître-là, que tout ce qu'il dira en classe ou ce tout qu'il ne dira pas, tout ce qu'il fera ou tout ce qu'il ne fera pas, non seulement à l'encontre de l'enfant concerné, mais également à l'adresse de tous les autres élèves de sa classe, seront passés au crible, le soir, sous la lampe, autour de la soupière fumante d'une famille indélicate.

Or, l'instituteur, qui se sent constamment jugé, ne peut véritablement enseigner, car il n'est plus lui-même. Trop occupé, comme je l'ai dit, à se contrôler. Puis, peu à peu, il se laissera glisser vers un inéluctable fatalisme, abandonnant les fêtes qu'il organisait, renonçant aux voyages de fin d'année scolaire ou au « patronage » du jeudi après-midi.

A quoi bon, après tout, se donner tant de mal pour des gens qui n'en valent pas la peine ?

C'est alors que d'aucuns, faussement surpris, s'exclameront : « Que se passe-t-il donc ? Il n'y a plus rien ! Ah ! Quelle tristesse ! » Peut-être y a-t-il des raisons... ? Mais, quand elles deviennent gênantes, on évite de se les poser.

Bien sûr, l'instituteur résistera, au début, puis, à la longue, tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se casser... Il déposera alors les armes en disant tout haut : « Après tout, au revoir et débrouillez-vous ! Moi, j'ai assez donné. »

C'est ce qu'il s'est passé. Et je sais de quoi je parle, puisque le maître en question, c'était moi, Gilbert Meunier.

Certes, tous les parents ne sont pas comme Antoine et Edmonde Pernel, les protagonistes de cette bien curieuse histoire, mais, comme les autres familles n'ont rien à reprocher à l'institut, on ne les entendra pas. Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, qu'on range cette catégorie de personnes, dans ce qu'on appelle pompeusement, la majorité silencieuse...

Par contre, c'est la minorité, qui donne de la voix... Sans doute, et pour donner le change, se croit-elle obligée de crier plus fort que les autres pour être entendue?

Un peu à l'image de ces petites gens qui se mettent sur la pointe des pieds pour faire croire qu'elles sont plus grandes que les autres ?

Alors, êtes-vous prêts à m'écouter ? Installez-vous donc, confortablement, car ça risque d'être long.

Une fois de plus, me direz-vous ? Mais, que voulez-vous, on ne peut pas avoir pratiqué l'école pendant trente sept années et demie sans avoir une foule d'anecdotes à raconter.

Et celle-ci n'est pas triste non plus... Ecoutez bien...

Rigny, de son vrai nom Rigny-la-Montagne, est un petit village de 300 âmes, situé au pied d'un plateau, où paresse la vigne.

Certes, le vocable est un peu exagéré, mais le champagne, qui coule du robinet en lieu et place de l'eau de source, fait parfois prendre un simple front de côte pour le Mont-Blanc.

Néanmoins, gardons-nous d'en rire, car, le paysage, à l'automne, y est un véritable régal pour les yeux, avec ses grappes qui chantent sur l'or et l'incarnat des feuilles, avec son ciel bleu que taquine la flèche mutine du clocher, quand il y fait beau, avec son je ne sais quoi dans l'air, qui vous transporte et qui vous grise.

Il faut voir l'agitation qui déborde des rues, à l'orée d'octobre, quand à sons de cuivre, s'annonce la vendange !

Cris joyeux, chants de toutes sortes, noria pétaradante des tracteurs descendant en chenille le long des sentiers poudreux – la grappe saute sur les remorques en souriant de tout son sucre et de tout son jus, un peu à l'instar des corsages de ces belles vendangeuses, prêts à éclater comme fruits trop mûrs.

La population double en cette période de l'année où, Polonais et gens du voyage pour l'essentiel, sont venus prêter main-forte à des vigneronnés dépassés, mais jamais blasés, par cette manne pendue à bout de sarments comme des boules de

Noël et qui entrevoient, en rêve, le dernier modèle de voitures, qu'ils vont pouvoir commander, pour le printemps prochain.

A cette occasion, l'école, dont je suis l'institut, enregistre des effectifs pléthoriques, qui dégonflent telles des baudruches à l'approche de novembre – le temps pour les vendangeurs de fermer les portes de leur caravane, de leur fiat 500 ou de leur traban, pour fuir, les poches pleines de billets et les reins en compote, ce pays de cocagne où, des fontaines du village, coulent les luminescences dorées du champagne.

Mes élèves ne sont pas les derniers à profiter des richesses qui dorment entre deux sarments:

« Moi, me confie un petit blondinet de dix ans, quand il y a les vendanges, je ne mange même plus à la maison.

-Tu fais un régime ?

-Dès que l'école est finie, je vais dans les vignes puis je mange du raisin. Quand je rentre à la maison, je n'ai plus faim ».

Ce qui doit arranger les affaires de cette famille de huit enfants, peu fortunée. Tout le monde n'est pas vigneron, hélas !

Quoi qu'il en soit, abondance de biens finit par nuire, car, à force de tourner les verres, les élèves de la classe unique, dont j'ai la charge, ont déjà, à leur âge, des cerveaux comme des éponges. Ils commencent, en effet, à être saturés d'alcool, et s'obstinent à refuser de retenir des leçons, que j'essaie, tant bien que mal, à leur faire apprendre.

Les parents, ces nantis, à qui un portefeuille bien rempli leur donne l'illusion de l'intelligence, n'ont pas tardé à me réclamer des comptes.

Mais, que puis-je leur dire, à ces récoltants-manipulants, dont les maisons ne désemplissent pas au quotidien, occupés qu'ils sont à trinquer avec leurs clients ?

Dois-je les conseiller de mieux surveiller des enfants, qui ont pour habitude de nettoyer les verres, après le départ de la clientèle ?

Puis-je aussi leur faire savoir qu'il n'est pas bon de couper les biberons du nouveau-né avec du champagne, même si, d'après eux, « ça le rend plus fort » ? Et qu'ils ne font, en somme, que de le rendre dépendant de l'alcool ?

Puis-je enfin leur suggérer d'envoyer leurs rejets au lit plus tôt, au lieu de les laisser sommeiller sur un banc, au pied d'une bouteille, à écouter les palabres imbéciles de buveurs au nez fleuri ?

Je le leur dirais qu'ils ne me croiraient pas. Leur « conscience professionnelle » les rend sourds à toute forme de bon sens et l'or qui sommeille en haut des collines, les rend aveugles.

Quand je pense que chaque enfant a un téléviseur dans sa chambre, alors que l'instituteur n'en a pas chez lui, dans le logement de fonction qu'il occupe dans leur Mairie-école !

Quand je songe à tous les cadeaux qu'il a, à Noël, et avec lesquels il n'aura jamais joué de toute l'année... !

A cinq ans, le petit vigneron est blasé. Il a déjà perdu toute motivation et toute envie. Et les jouets sophistiqués, qu'on lui offre sans compter, sont en train de tuer leur imaginaire. C'est une plante qu'on arrose et qui flétrit, à force d'arrosages trop fréquents.

Aussi, plus tard, quand il a, selon l'expression consacrée, un peu plus de bouteille, n'est-il pas rare, le samedi soir, après une journée de grosses chaleurs, d'entendre, dans les rues, des hurlements démentiels...

D'aucuns lancent alors, sans guère y prêter plus d'attention, comme s'il s'agissait de quelque chose de naturel : « Tiens ? Y a Tatave qui a sa cuite ! » ou « Ça, c'est Marcel qui a trop rincé les verres ! »

Il s'agit, hélas, d'anciens élèves à moi, qui se sacrifient pour leur métier. Or, en entendant ces cris de déments, qui me glacent le sang et blanchissent la racine de mes cheveux, je ne peux m'empêcher de me poser des questions sur le bien-fondé de la présence d'une école en milieu viticole et sur l'utilité de mes cours de moral.

Mais, très vite, je me console en songeant que, sans moi, au lieu d'être ivres à douze ans, ils le seraient sans doute à sept. On se console comme on peut. Mais, quoi qu'il en soit, avant de prendre un crayon ou une plume, peut-être faudrait-il déjà leur apprendre à ne plus boire...

Je suis jeune à l'époque et aussi plein d'illusions. Je me sens investi d'une mission. Celle d'offrir aux enfants ce qu'il y a de meilleur, tant au niveau de la connaissance que de la morale, afin de les préparer à leur vie d'adulte... Vaste programme !

Mais, allez dire en pleine classe qu'il faut vider les verres dans les éviers et se mettre à la limonade ou au sirop d'orgeat, dans un pays où les ablutions se font au champagne ! C'est inconcevable. C'est pourtant ce que j'ai fait.

« Le champagne, c'est pour les parents, pas pour les enfants ! Et encore, avec modération. Si vous aimez vos parents, surveillez-les ! Il y va de leur santé. »
Ce qui fit dire à un parent d'élève, qui n'est pas vigneron : « En confisquant leur nain-nain, vous allez aussi tuer des vocations ! »

Naturellement, ma provision de champagne et de Coteau Champenois, qu'on a à cœur de m'offrir sans étiquettes, aux étrennes, a baissé considérablement. Et l'on ne m'apporte plus que des chocolats...sans liqueur.

« Les vaches de chez Maufroy » - l'un des rares paysans du coin- « boivent-elles du champagne dans leur abreuvoir ? ai-je une fois demandé.

-Non, s'est alors écriée la marmaille amusée.

-Et Pompon ? » - le cheval de Bolek, le vieux commis polonais – « a-t-il besoin de champagne pour tracer un sillon droit ?

-Non, a encore répondu le chœur des enfants rigolards.

-Eh bien, faites comme eux ! » Et je terminais mes discours en tapant du poing sur le bureau.

Il faut être un peu fou, pour déclarer une guerre ouverte, à l'alcool, en plein pays viticole. Même si elle s'adresse à des enfants. Et ma réputation de buveur d'eau me valut la rancune tenace de parents mécontents, dont un couple de vieux vigneron, qui se vengea de manière inélégante.

Après tant d'années, du fond de ma retraite je me souviens encore d'eux. Ils avaient pour nom Antoine et Edmonde Pernel... Voici les faits...

A cette époque-là, pour arrondir mes fins de mois- mon épouse, d'origine polonaise, et, de ce fait, ne travaillant pas- je tenais l'agence Libération Champagne de Villeneuve, petite sous-préfecture, située à dix kilomètres de Rigny, en remplacement de l'agent en titre, lorsque celui-ci prenait ses congés. Ce qui était extrêmement fréquent, car, ayant vécu une vingtaine d'années en Algérie, où tout un aréopage de boys était là pour faire le travail à sa place, il avait conservé un léger penchant pour le farniente et l'oisiveté.

Ainsi, à bord d'un véhicule de fonction, je sillonnais les routes du Villeneuvois, pour relater tel ou tel évènement survenu dans la région.

Mon travail consistait à prendre quelques photos, que je développais moi-même, au laboratoire de l'agence, puis à écrire un article relatant les faits, à charge pour moi d'adresser le tout à la rédaction de Libération, dont le siège était à Troyes.

J'expédiais le courrier en « hors-sac », à la poste du samedi soir ou par le car de midi trente.

Or, Villeneuve étant à proximité de Valrouge, prison tristement célèbre, je ne manquais pas de travail, car les détenus n'en finissaient pas alors, d'alimenter la presse locale. Des infirmières de Villeneuve ayant, du reste, payé de leur vie, la colère criminelle de quelques dangereux prisonniers, qui furent, par la suite, guillotins.

Comme quoi, les pensionnaires de la maison d'arrêt étaient tout, sauf des enfants de cœur !

Entre incendies volontaires, tentatives d'évasion et agressions, les personnes incarcérées éprouvaient un malin plaisir à se manifester lors de mes prises de fonction, sans compter la multiplication d'accidents gravissimes sur lesquels j'étais tout naturellement tenu de me rendre. Ce qui fit dire à Bernard Doiselet, mon collègue journaliste, agent local du quotidien concurrent L'Est Eclair : « Attention, voilà Gilbert ! Que va-t-il encore nous arriver ? »

Il est vrai que nous ne courrions pas après les faits-divers, surtout pour moi, qui n'étais qu'un remplaçant occasionnel. C'étaient plutôt les faits-divers qui couraient après nous... Mais, entre comptes-rendus de mariages, banquets des anciens ou accidents de la circulation, je préférais relater les événements heureux de la vie quotidienne et non pas ses revers, qui me laissaient d'humeur sombre pour le reste de la journée. Surtout quand il m'arrivait de voir les corps des accidentés de la route, endormis pour toujours aux coins des talus...

Or, les événements les plus dramatiques se déroulant le plus souvent la nuit, je disposais d'un réseau d'informateurs, qui pouvaient m'appeler à n'importe quelle heure, pour me prévenir que la sirène des pompiers venait de les réveiller. Habitant à dix kilomètres de Villeneuve, je ne pouvais évidemment pas l'entendre.

Il m'incombait alors d'effectuer une rapide enquête auprès des services concernés afin de connaître la nature et le lieu exacts du sinistre, dans le dessein de m'y rendre le plus rapidement possible.

Ce qui me valait de jolis cernes sous les yeux, le lendemain, à l'école, lorsqu'un événement survenait un dimanche soir, lorsque j'étais en remplacement...

Cet inconvénient fut vite résolu, car, étant devenu rapidement l'ami du journaliste concurrent, c'est lui qui me prévenait de l'opportunité ou non de mes

éventuels déplacements, car, parfois, lorsqu'il s'agissait d'un sinistre sans gravité - accident de moto, par exemple- le temps d'arriver, vous n'aviez pas le temps de prendre une photo que l'engin avait déjà été évacué. Il ne vous restait plus qu'à rédiger l'article pour le lendemain.

Si je m'attarde sur ces détails, c'est parce qu'ils ont, vous allez le voir, un rapport direct, avec la suite de mon récit...

Une nuit, en effet, alors que je suis à la maison, je suis tiré de mon sommeil par la sonnerie du téléphone.

« Monsieur Meunier... ? Je me permets de vous téléphoner car votre Papa vient d'avoir un accident à Maureval... A hauteur du bois de Beaurepaire. Venez vite ! C'est grave. »

Tout d'abord, je suis abasourdi. Que serait allé faire mon père à Maureval ? Dans les bois ? En pleine nuit ? A plus de cinquante kilomètres de chez lui ? Et à soixante dix ans passés ?

Bien évidemment, je demande quelques éclaircissements :

« Qui êtes-vous ?

-Guy Racoillier.

- Je ne vous connais pas.

-Par contre, moi, je vous connais bien.

-Où habitez-vous ?

-Villeneuve.

-Vous étiez sur les lieux de l'accident ?

-Oui. »

Je bluffe, car mon père habitant Blanville, ce serait pur hasard qu'il se trouve encore chez moi, à cette heure indue :

« Monsieur, que je ne connais pas, vous m'étonnez beaucoup. Mon père est ici, à côté de moi. Je vous le passe... »

Au bout de la ligne, on a coupé. Seuls, se font entendre les bip, bip, qui résonnent dans l'écouteur, de manière lugubre.

« Tu ne vas pas y aller, j'espère ? » me demande ma femme qui vient de prendre le second écouteur. Ton père a déjà du mal à conduire en plein jour avec ses yeux. Ce n'est pas pour rouler en pleine nuit. C'est un piège.

-Veux-tu que je lui téléphone ?

-Tu as vu l'heure ? Minuit et quart... ! Tu ne vas pas le réveiller en pleine nuit !

En plus, à quoi bon l'inquiéter ? Tu vois bien qu'il s'agit d'une sinistre plaisanterie.... Tu l'appelleras demain. Viens te recoucher. »

Le lendemain, je profite de la récréation du matin pour lui téléphoner. Et naturellement, j'ai la confirmation qu'il n'était pas la nuit dernière dans les bois de Beaurepaire, à proximité de Maureval, village dont il ignorait jusqu'alors l'existence.

« Ça m'ennuie ce coup de fil, Gilbert, intervient ma mère, au bout du fil. De toute évidence, il y a quelqu'un qui t'en veut. Peut-être un parent d'élève ? A moins que ce ne soit un lecteur de Libération Champagne, pour un article qui lui aurait déplu ? J'aimerais bien que tu t'arrêtes, avec ce journal-là ! Tu y rencontres de drôles de gens !

Imagine que tu y sois allé, dans les bois ? Tu te serais fait taper dessus, oui !? »

Puis, après avoir écouté les derniers conseils de prudence de mon père, je quitte des parents très inquiets. Et, comme la peur est communicative, ma femme surenchérit :

« Tu vois, quand tu pars en pleine nuit, sur un accident de la route, maintenant, je vais me faire du souci.

-Sois tranquille. Sur un accident, il y a toujours beaucoup de monde.

-Peut-être, mais il y en a qui simulent des accidents. On t'appelle, tu y vas. Et là, tu peux tomber sur n'importe qui!

-N'aie crainte. Je vérifie toujours les appels que je reçois. Je ne me déplace jamais sans l'avis d'une personne autorisée. »

Puis, peu à peu, l'on oublia qu'une nuit, je fus appelé par un mauvais plaisant sur la route de Maureval, pour me rendre auprès d'un père, soi-disant, grièvement blessé...

La vie reprend son cours : la semaine, je la passe à l'école, puis, le week-end et une grande partie des vacances, je sillonne les routes pour le compte de Libération Champagne, où je ne connais plus d'autres ennuis.

Toutefois, je dispose encore dans mon emploi du temps, d'une journée de libre. C'est le jeudi, qui, comme chacun sait est vaqué, à cette époque-là.

Je profite donc de l'après-midi du jeudi pour ouvrir l'école aux élèves qui le désirent – c'est ainsi que j'ai presque tout le monde- afin de les initier, bénévolement, à la pratique du théâtre, au football ou aux activités manuelles.

Il s'agit, ni plus ni moins, d'un patronage laïque, non officiel, qui reste en dehors de toute appartenance à un mouvement scolaire quelconque, tel que l'USEP ou autre... Car si je ne suis pas avare de mon temps, je ne veux rendre de compte à personne, de peur de voir écornés mes rares espaces de liberté.

Ce qui ne se ferait plus aujourd'hui, car, bientôt, on ne pourra même plus se rendre à pied sur le terrain de sports voisin, avec les enfants, sans avoir à signer une demande d'autorisation en quatre exemplaires !

D'autre part, les parents sont si procéduriers, qu'une bonne assurance est devenue obligatoire... ce qui, bien entendu, décourage les bonnes volontés... O tempora ! O mores ! On n'avait pas besoin de tout cela, pour conduire une école, autrefois !

Je dois même avouer que mon Inspecteur, lui-même, n'a jamais su, que je faisais école le jeudi.

Mais l'instituteur que j'étais, ne se posait pas de questions. Je n'avais d'autre objectif que de faire partager mes passions aux enfants, dont j'avais la responsabilité. Je m'adressais à des petits bouts d'hommes et de femmes en devenir, et, l'enthousiasme dont ils faisaient preuve était ma seule et unique récompense. Mais quelle récompense !

Il n'y avait rien de plus merveilleux, en effet, pour moi, d'être en communion d'idées avec eux, tout en s'amusant, tout en s'extasiant de la beauté des choses. Car le monde est beau ! Encore faut-il apprendre à le voir.... Aussi faut-il éduquer...C'était mon rôle. Car, on ne peut malheureusement pas aimer, si on ne vous a pas montré à voir.

Il n'y avait plus dans la classe, ni maître, ni élève. Nous ne formions qu'un. Nous étonnant chacun de ce qu'untel ou unetelle avait été capable de réaliser. C'était l'école du dépassement, celle qui stimule, dans l'ivresse véritable des neurones qui réfléchissent et des doigts qui agissent.

C'était la reconnaissance des qualités de chacun, qualités qui étaient en sommeil et qui ne demandaient qu'à se réveiller, dans le plus pur respect de sa différence. L'élève le plus timide se révélant excellent comédien, l'enfant le moins doué en calcul ou en français, laissant briller l'or qu'il avait dans les doigts, quand il créait des objets selon sa fantaisie.

Le « deal » consistant à devenir moyen dans les disciplines où l'on était mauvais, et, excellent, dans les matières où l'on était tout simplement bon.

Et quelle joie justement, pour eux, de se dépasser, en triomphant de ce qui apparaissait, de prime abord, comme insurmontable !

C'est tout ce que la pédagogie moderne rejette aujourd'hui. Elle qui dédaigne le challenge ! Elle qui n'a toujours pas compris, en effet, qu'il ne peut y avoir d'action s'il n'y a point d'enjeu.

C'est, hélas, en pratiquant la méthode du moindre effort, que l'école crée la cohorte des larves de demain. Et malheureusement, ceux qui se sont donné de la peine, devront, plus tard, porter cette cohorte à bout de bras. Car la vie est ainsi faite qu'elle repose sur un postulat parfois discutable : les faibles doivent toujours être soutenus par les forts.

Ces derniers font partie de ce qu'on appelle l'élite – non parce qu'elle est plus intelligente que les autres, mais parce qu'on leur a inculqué la notion d'effort et qu'ils y adhèrent. A eux les devoirs...

Et les premiers font partie de ce qu'on appelle les assistés. Ceux qui n'ont que ces tristes mots à la bouche :- « J'ai droit à quoi, moi ? » A eux, les droits...

Car, et au risque de me répéter, je reste convaincu qu'on est heureux à partir du moment où on réussit ce qu'on n'aurait jamais pensé être capable de faire.

Ainsi, je montre, je guide, j'accompagne, pendant que mon épouse coud les costumes, aidée parfois de quelque parent volontaire – le pluriel étant superflu...

Une autre activité remporte également tous les suffrages. Sur un socle de bois, j'ai pour habitude de fixer du fil de fer, que l'enfant plie selon sa volonté, à charge pour lui d'habiller l'armature, de plâtre...

Nous eûmes alors des créations que le Musée d'Art Moderne aurait pu nous envier, tant il sortait de chefs-d'œuvre, de la main des enfants ! Certains, parmi mes anciens élèves m'en parlent encore...

Ainsi, je me donnais à tous et on me le rendait bien... Même si ma méfiance envers l'alcool semblait encore suspecte.

C'est un jeudi soir, pourtant que je suis appelé au téléphone... Ah ! le téléphone ! Il sépare parfois plus les hommes qu'il ne les relie !

« Allo ! Gilbert ?

-Oui !? m'écrié-je essoufflé.

-T'aurais-je fait courir... ? Les parents ont raison. Tu fais trop de sport. »

C'est Bernard Doiselet, mon ami journaliste à l'Est-Eclair.

« Dis donc, Antoine Pernel, ça te dit quelque chose ?

-Forcément. C'est le père de l'un de mes élèves. Qu'est-ce qu'il a fait encore celui-là ?

- Justement. Il vient de sortir à l'instant de l'agence. Il m'a apporté un papier à faire paraître demain, dans le journal... Il t'accuse de faire faire trop de sport à tes élèves.

C'est fabuleux, d'ailleurs, tout ce qu'il te reproche. Ca va de l'inconduite de ta femme devant les enfants au non-respect des horaires de classe...

Alors, comme il s'agissait d'un article diffamatoire, je lui ai demandé de me le signer, comme on procède habituellement avec tous les papiers qu'on nous fait parvenir... D'autant plus qu'il citait nommément un certain nombre de parents mécontents, qui ne sont pas forcément au courant de sa démarche !

Bien évidemment, il n'a pas voulu me le signer. Je lui ai dit que, dans ce cas, je ne pouvais pas le faire paraître.

Après discussion, car visiblement, il ne savait plus très bien ce qu'il avait à te reprocher, il a consenti à modifier l'article sous ma dictée, et, naturellement, à me le signer. Mais je ne te dis pas, il avait une haleine à tuer les mouches ! 'Faut croire que ça picole toujours autant à Rigny !

Maintenant, je te lis l'article, tel que tu pourras le lire demain, dans le journal. Tiens-toi bien ! « Un certain nombre de parents se plaignent de ce que l'instituteur de Rigny fait faire trop d'éducation physique à l'école. Or, la pratique du sport, si nous en admettons le bien-fondé, peut nuire à la santé des jeunes enfants, lorsque celle-ci est conduite d'une manière intensive. Aussi lui est-il recommandé d'écourter les séances de gymnastique. Signé : Des parents mécontents. »

Et tu sais que tu t'en tires bien, par rapport à l'avoinée qu'il voulait faire publier. Je ne te la lis même pas. C'est un torchon particulièrement dégueulasse.

-Merci Bernard.

-Il n'y a pas de quoi. D'ailleurs, je me serais bien passé de te téléphoner pour des imbécilités pareilles. Mais je ne voulais pas que tu sois surpris demain matin, en découvrant l'article, devant ton bol de café.

-Ce que je ne comprends pas, c'est comment, lui, un homme de gauche, a-t-il pu avoir l'idée d'écrire dans un journal de droite, comme le tien ?

-Tu sais, les gens sont de droite ou de gauche selon que ça les arrange... ! En plus, réfléchis ! Il n'allait pas aller à Libération Champagne sachant que tu es bien avec l'agent que tu remplaces le week-end. Il l'aurait envoyé péter !

-C'est ce que tu aurais dû faire !

-Je l'ai pensé, figure-toi. Mais, si j'avais refusé de passer son article, cela aurait été le bouquet ! Il t'aurait cherché des noises qui auraient été pires encore !

Tandis que là. Il est heureux. Son article va paraître. Il s'est vengé. Il va se faire

moquer de lui, sans aucun doute. Mais il est tellement bête qu'il ne s'en rendra même pas compte.

Au moins te voilà tranquille pour un petit bout de temps.

Voilà, c'est tout ce que j'avais à te dire.

-Ce n'est déjà pas mal.

-Mais, sans me mêler de ce qui ne me regarde pas, comment se fait-il que ta femme aille à tout bout de champ dans ta classe ?

-Elle n'y met jamais les pieds. Elle traverse juste le couloir pour prendre le courrier dans la boîte aux lettres ! Ah si ! Le jeudi, elle vient pour coudre les costumes des enfants. On prépare une nouvelle pièce de théâtre !

-Ce n'est pas ce qu'il dit... ! Mais moi, à ta place, et pour couper court, je lui demanderais de ne plus y aller du tout. Enfin, ce que j'en dis... !. Bonne soirée. Et surtout, ne fais pas des cauchemars cette nuit ! »

Je ne peux m'empêcher de faire le parallèle avec l'appel téléphonique, que j'ai reçu une nuit au sujet de l'accident, dont mon père aurait été soi-disant la victime, dans les bois de Beaurepaire.

Même perversité, même volonté de nuire à couvert, même stupidité aussi.

Je ne me suis pas assez tenu sur mes gardes. Notamment quand il épiait nos sorties, caché derrière un mur. Je pensais que c'était pour observer son fils, sans être vu. Car, beaucoup de parents donneraient cher pour voir comment se comporte leur enfant, en dehors du cadre familial.

Combien de fois les ai-je entendus se plaindre :

« Chez nous, il est insupportable. Je me demande comment il se conduit à l'école ?

-Il ne bouge pas, » répliquais-je systématiquement.

Mais, ce que j'avais pris, pour de la discrétion n'était, en réalité, que de la curiosité malsaine.

Il est vrai qu'Antoine Pernel avait beaucoup de temps à consacrer pour faire du mal. C'était un oisif de la pire espèce, qui restait des après-midi entiers, à l'ombre de son vieux tilleul, planté en bordure de route, à boire le soleil sur le pas de sa porte, quand il ne buvait pas autre chose. Encore que boire, dans ces contrées viticoles était un sport local.

Il avait l'âme querelleuse et la maire, ne comptait plus les plaintes et les récriminations, dont le Conseil Municipal et lui-même, avaient souventes fois été l'objet.

« Méfiez-vous de lui, m'avait-il averti lors de mon installation. Il est aussi bête que méchant. Et sa femme aussi. C'est elle qui porte la culotte. Pensez ! Elle a travaillé au Consulat du Portugal à Paris ! Alors, ce n'est pas rien. On n'a jamais su ce qu'elle y faisait. C'est assez mystérieux... Peut-être n'était-elle que femme de ménage, après tout ? Le saura-t-on d'ailleurs un jour ? Toujours est-il qu'elle se prend pour une grande dame. Et comme elle a hérité d'un léger accent, elle l'entretient tant qu'elle peut, pour se donner un genre.... Le genre bête, quoi ! Bref, vous allez avoir leur fils Eric, m'avait-il encore prévenu. Un fils qu'ils ont eu on ne sait pas trop comment, car ils ne sont pas, tous deux, de première jeunesse. Qu'il ne lui arrive rien, surtout ! Sinon, vous allez en entendre ! »

Autant de propos qui me revenaient en mémoire. Et, sans avoir trop à chercher, je devinai bientôt leurs griefs.

En effet, je m'étais rendu coupable, à leurs yeux, d'avoir fait rentrer la petite Fantine au CP, quelques mois seulement après la rentrée scolaire. Alors que le pauvre Eric, stagnait lamentablement en Section Infantile.

Mais, être maître de Classe Unique, cela signifie six cours à préparer. Aussi, plus l'enfant sait lire de bonne heure, plus il devient autonome. A charge pour l'instituteur de se remonter les manches pour faire lire les CP le plus vite possible et de préparer ceux qui partiront en sixième, l'an prochain.

En conséquence, si un enfant peut lire avant l'âge, autant le faire asseoir immédiatement sur les bancs des CP. C'est ce qu'il s'était passé pour Fantine. Et c'est ce qui n'avait pas été du goût de la famille Pernel, dont la mère avait occupé autrefois de hautes fonctions au Consulat, tandis que le père de la petite, simple ajusteur dans une fabrique de robinets de la région, avait bien du mal à faire vivre sa famille de huit enfants.

Quant à Eric... ! Comme son digne père, grand adorateur de Mitterrand, il était gauche en tout.

Et il n'était pas rare qu'une grande fille le ramassât au beau milieu de la cour, tant il courait comme une oie. Il faut dire que deux jambes, c'était de trop pour lui. Il y en avait toujours une pour contrarier l'autre. Et il tombait, comme ça, sans crier gare, alors qu'il était devant vous, à l'arrêt ! Une seule jambe lui aurait sans doute suffi. Mais, la nature s'était montrée un peu prodigue à son endroit. C'était vrai. Eric était souvent par terre, en train de ramasser sa feuille ou un crayon qu'il avait fait tomber. Ainsi passait-il la plupart de son temps à quatre

pattes, comme les animaux de compagnie. Et nous avons fini par nous y habituer.

Enfin, cet enfant était doté d'une tête volumineuse, qui le faisait irrésistiblement pencher à gauche. Ce qui n'était pas commode pour le regarder en face. Et ce qui faisait dire à ses parents :

« Mon Dieu, comme notre enfant est intelligent ! Voyez ! Son cerveau est si lourd qu'il a du mal à porter sa tête ! »

« Il est franc comme un âne qui recule, » s'empressaient de rectifier les voisins.

« Ne me demandez pas pour qui il va voter plus tard ! » concluait le Maire de droite, toujours très réactif à tout ce qui venait de gauche.

Mais Eric, qui avait la double tare d'être à la fois fils unique et fils de vieux, méritait bien notre commisération. Il n'était pas heureux avec des parents qu'il avait constamment sur le dos.

C'était notamment le premier enfant que j'ai vu portant un casque pour faire du vélo, alors que nous étions dans les années soixante-dix - l'ère du casque n'étant pas encore à la mode, sauf parmi les CRS de 68 !

Enfin, un beau jour, idole de Raymond Devos, j'avais expliqué en classe que l'humoriste savait manier les subtilités de la langue française, parce qu'il apprenait chaque jour une page du dictionnaire. Je n'étais pas bien sûr de l'information, mais, dès qu'une anecdote édifiante, fondée ou non, m'était racontée, je m'empressais d'en faire partager mes élèves...

Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain, d'entendre Eric réciter : « A, première lettre de l'alphabet, première des voyelles...

- Je vois que tu as appris la première page du dictionnaire. Qui te l'a fait apprendre ?

- Mes parents. Ils veulent que je sois aussi fort que Raymond Devos. »

Ce qui amusa beaucoup des camarades qu'il avait d'ailleurs fort peu. Aussi étaient-ils bien rares, les enfants, à venir jouer chez lui.

Edmonde les triait sur le volet. D'abord, il ne fallait pas être turbulent, car, sur ses guéridons, fourmillait tout un tas de bibelots auxquels elle tenait particulièrement. Ensuite, il convenait, selon son expression, de ne pas être « mal embouché » ! Ce dont elle n'avait pas tout à fait tort.

Enfin, il fallait enfiler les patins, pour glisser sur les parquets cirés du salon, ce que les chères petites têtes blondes admettaient de bonne grâce, Et accepter de nouer une serviette autour de son cou, à la collation de seize heures. Ce qui

faisait tordre des enfants, conscients de leur ridicule.

Ce sont eux-mêmes qui m'ont entretenu des us et coutumes en usage, dans le clan Pernel.

Et l'on me cita plusieurs petits invités qui avaient été priés de retourner chez eux pour manquement à la discipline.

Pour en revenir à l'article, paru chez mon confrère de l'Est-Eclair, celui-ci n'a pas échappé à l'attention de mon Inspecteur. Lequel me convoque dans son bureau.

« Monsieur Meunier, me dit-il en préambule. Je vous ai inspecté dernièrement. Or, il ne m'a pas semblé que vous fassiez du sport plus que de raison. Que se passe-t-il exactement ?

-Je ne sais pas au juste, Monsieur l'Inspecteur. »

Toutefois, je le mis au courant de l'appel téléphonique, que m'avait adressé Bernard Doiselet, journaliste bien connu dans la région.

« Il n'est pas besoin d'être grand clerc, pour deviner qu'il vous en veut, conclut-il. De toute évidence, il cherche à se venger, car, intentionnellement ou non, vous lui avez fait subir ce qu'il estime être un préjudice. Lequel ? Je l'ignore. Mais, de toute évidence, il cherche en vous, le défaut de la cuirasse. Je vous recommande la plus grande vigilance.

Et, si je puis me permettre, vous me semblez trop attaché à votre poste.

Décompressez ! Partez avec votre épouse sur les bords de l'Aube. Je connais des coins à pêche qui n'attendent que vous.

D'autre part, je n'ignore pas, pour avoir lu vos différents articles, que vous consacrez vos loisirs à l'agence Libération Champagne de Villeneuve. Je n'y suis pas favorable. Ceci dit en passant, vous auriez d'ailleurs dû me demander l'autorisation. C'est dans le règlement.

Certes, je n'ignore pas que les émoluments d'un instituteur débutant ne sont pas à la hauteur de ce qu'ils devraient être. Je sais aussi que votre femme ne travaille pas. Mais les journées n'ont que 24 heures ! Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de quitter cette place.

-Savez-vous que le chèque que me remet Libération Champagne, à la fin du mois, est supérieur à mon traitement mensuel d'instituteur ?

-Ca ne m'étonne pas... Enfin, c'est votre problème.

Dans un premier temps, je vais faire venir les parents du petit Eric, pour tenter de les raisonner. Comme ils doivent être à l'image de l'article stupide qu'ils ont fait paraître, ce ne sera pas simple.

Ensuite, les conseils de prudence que je viens de formuler, seront portés à la connaissance de Monsieur l'Inspecteur d'Académie, qui s'émeut de ce malheureux évènement. »

Puis, il met un terme à l'entretien, en ajoutant : « Si vous souhaitez une autre affectation, pour l'an prochain, faites-le moi savoir. Je vous appuierai. »

La ficelle est grosse. Visiblement, sous son caractère bon enfant, l'Inspecteur a envie de se débarrasser de moi. Mais, au lieu de saisir la perche qu'il me tend, je décide de lutter.

Ce serait trop facile, après tout, de se laisser monter sur les pieds, par des parents qui sont la risée du village.

Je répète que j'étais jeune à cette époque-là. Avec un esprit à la Don Quichotte. J'ignorais alors que la résistance a pour don d'exacerber les passions. Et je finis par commettre une série d'actes, qui étaient certes frappés au coin du bon sens, mais infiniment maladroits.

Tout d'abord, comme la famille Pernel ne me retournait jamais les carnets de notes de leur rejeton, qu'elle refusait ostensiblement de signer, je décidai de ne plus les leur donner.

Bien évidemment, Monsieur et Madame Pernel se plaignirent auprès de mon Inspecteur, lequel m'adressa la lettre suivante :

« Monsieur Meunier,

Monsieur Pernel vient de porter à ma connaissance que vous lui refusez de lui fournir les bulletins de notes de son fils.

Par ce refus, vous prêtez le flanc aux attaques dont vous avez déjà été l'objet.

J'exige que vous lui fassiez parvenir les bulletins de son fils, Eric, qu'il est en droit d'obtenir, comme vous le faites pour les autres.

Monsieur Pernel estime que vous exercez, en son encontre, une discrimination injustifiée.

En vous priant de bien vouloir régulariser les choses, veuillez agréer, etc...etc...

»

Ce que la lettre ne mentionnait pas, c'est que la famille Pernel refusait de les signer...

Et comme les photocopieuses n'existaient pas à l'époque, je dus refaire des stencils, pour contenter les Parents d'Eric, ce qui me valut un surcroit de travail.

Aussi, confortés dans leur bon droit, ne tardèrent - ils pas à me rappeler à leur bon souvenir.

Un jour où le psychologue scolaire me rend visite pour tester un enfant en difficulté, il en profite pour me glisser à l'oreille :

« Sais-tu Gilbert que j'ai été appelé par Antoine Pernel, pour te tester également ?

-Tu plaisantes ?

-Il estime qu'il est dans mon rôle de déterminer dans quelle mesure tu es apte à enseigner. »

Comme je restai sans voix, il enchaîne :

« Tu t'es mis un fou à dos. Il ne te lâchera pas comme ça.

Evidemment, je l'ai remis à sa place. Mais il trouvera bien un autre moyen de te nuire. Qu'est-ce que tu veux, il n'a rien à foutre. Et il a tellement de fric, qu'il paie des ouvriers pour travailler dans ses vignes. Pendant ce temps-là, lui, il se les roule sous son vieux tilleul ! »

Je me souvins de la perche que l'Inspecteur m'avait tendue, lors de notre dernier entretien. Le sort allait m'obliger à la saisir...

Nous sommes au mois de février. Il a neigé toute la nuit. En ouvrant mes volets, c'est comme un éblouissement. Rigny se réveille sous une somptueuse couverture blanche.

Comme le village est situé à proximité du point culminant du département, la neige, qui est tombée en abondance, tiendra longtemps. D'autant plus que, dans ces contrées isolées, loin des grands axes routiers, les chemins sont toujours mal dégagés.

Je ne compte pas les sorties que nous avons faites, cette année-là. Ainsi sans frais, et avec la joie que l'on devine, j'avais mis à l'honneur les sports de glisse que l'on pratique habituellement dans les classes de neige.

Chaque jour, le couloir de l'école est trop petit pour contenir les luges des plus fortunés ou les sacs en plastique bourrés de paille des plus indigents.

Et, tous les après-midi, vers quinze heures, nous connaissons l'ivresse de la glisse en descendant le plateau à bride abattue sur nos engins lancés à vive allure.

Or, un jour, qui n'a pas été fait comme un autre, pour ouvrir la voie et déterminer si la pente choisie ne recèle pas quelque traîtrise, je décide de monter sur une luge, avec deux élèves à bord.

« Ne descendez pas tout de suite, recommandé-je, à leurs camarades, restés au sommet. Dès que je serai en bas, je vous donnerai le signal. »

Et nous voilà partis !

Au début, tout est pour le mieux. Nous filons à toute vitesse, pour le plus grand bonheur de mes deux passagers.

Le ciel est d'un blanc laiteux – signe précurseur d'une future giboulée. Ce qui n'est pas pour nous déplaire.

Le plateau entier résonne de rires et de cris d'enfants. Nous nous sentons aussi légers que les premiers flocons qui commencent à tomber.

Hélas ! A un moment donné, suite à une bosse que nous n'avions pas aperçue, voilà notre engin qui décolle. Et tout se précipite.

Arnaud, le premier enfant est éjecté.

Baptiste, au contraire se cramponne et, par une singularité que je ne m'explique pas encore aujourd'hui, semble soudé à la luge.

Quant à moi, je ne trouve rien de mieux que de résister à la chute inéluctable, en serrant l'appareil entre mes deux jambes.

Malheureusement, l'un des patins en métal retombe sur ma jambe gauche.

La douleur est très violente. Et je reste la tête dans la neige, sans pouvoir esquisser le moindre geste... Conscient de mes responsabilités, le front en sueur et au bord de l'évanouissement, je lutte pour rassembler mes esprits et prévenir mes deux passagers, lesquels commentent la vertigineuse descente avec force rires dans la voix.

« J'ai la jambe cassée... » Ce que je ne sais pas encore... « Interdisez-leur de descendre ! »

Mais, dans l'allégresse générale, il me faut répéter l'avertissement plusieurs fois. En effet, ils sont à cent lieues de se douter qu'il vient de se passer, sous leurs yeux, quelque chose d'une extrême gravité.

Enfin, sans me croire tout à fait et au début, sans conviction, ils finissent par obtempérer :

« Ne descendez pas ! crient-ils. Ne descendez pas ! Le maître a la jambe cassée »

Mais en haut, l'euphorie est telle que les enfants, impatients de s'élancer, ont déjà enfourché leur luge.

Allongé au bas de la pente, cloué au sol, j'ai tout de suite compris le danger que j'encoure. Je vais recevoir toute ma classe sur le dos. C'est que le risque est grand, en effet, d'être écrasé par mes propres élèves.

Je fais part de mes appréhensions à Arnaud, le plus âgé des deux, qui finit enfin par saisir le péril qui me menace. Aussi, sa voix se fait-elle plus persuasive :
« Laissez vos luges ! Descendez à pied ! Le maître a la jambe cassée ! »

Puis, se tournant, vers moi, il ajoute : « C'est vrai que vous avez la jambe cassée ?
-Je le crains. »

Mais, là-haut, c'est toujours la fête. Enfin, le bon sens finissant par l'emporter, les fous-rires s'éteignent peu à peu sous les interrogations- les plus âgés retenant les plus jeunes, prêts à descendre.

Et c'est à pied que mes élèves me rejoignent au bas de la pente, où je dois subir le feu roulant des questions :

« Vous avez mal, maître ?

-C'est vrai que vous avez la jambe cassée ?

-Faites voir !... »

Mais, je ne peux pas répondre. J'ai tellement soif, que je mange de la neige pour me désaltérer.

Enfin, rassemblant tout mon courage, et avec l'aide des plus solides, je tente de me relever. Rien à faire. J'ai la curieuse sensation d'avoir du sable dans ma botte. Et c'est réellement à ce moment-là que je comprends que j'ai la jambe cassée.

Tout à coup, je mesure la gravité de la situation. Nous sommes loin, en effet, des premières habitations. L'école est à plusieurs kilomètres. Et dehors, à part les enfants et moi, il n'y a pas âme qui vive.

Quant à envoyer un élève chercher du secours, je m'y refuse, non par crainte qu'il se perde, mais par peur d'un nouvel accident. Même si les voitures n'empruntent plus la route depuis longtemps.

Arnaud, le plus entreprenant de mes élèves, propose :

« Vous allez monter sur une luge. On a des cordes. On n'a qu'à les attacher les unes au bout des autres. Et on va vous tirer !

-C'est que je suis lourd, objecté-je

-En s'y mettant tous, on va y arriver. Passez-moi vos cordes, vous autres. »

Chacun d'obtempérer. Jusqu'au petit Louis, qui propose un bout de fil de cuisine, qu'il vient de trouver dans ses poches.

« Celle-là, tu peux la garder, proteste Arnaud. C'est pas assez solide, et on va se brûler les pattes avec ! »

Ce que confirme Marie-Anne, une petite rouquine de six ans : « Ma maman, elle s'en sert pour le rôti. Mais pour le maître, ça n'irait pas. Il est trop gros. »

Enfin, tiré par les uns, poussé par les autres, j'atteins tant bien que mal la départementale qui conduit au village. Le plus difficile ayant été le démarrage, car, à force d'être restés trop longtemps à l'arrêt, les patins de la luge avaient fini par geler...

Une fois sur la route, la neige ayant été tassée par les pas des villageois, la progression est beaucoup plus rapide. Nous voici déjà arrivés aux toutes premières maisons. Dans les rues, il n'y a pas un chat, à l'exception d'un vieillard qui balaie devant sa porte.

« Alors, on se fait tirer par ses élèves ? me lance-t-il goguenard.

-J'ai la jambe cassée, lui lancé-je.

-Hé bien, tant mieux, » conclue-t-il, en poussant devant lui un tas de neige impressionnant.

Après quelques efforts supplémentaires, nous voici en vue de l'école, où j'occupe le logement de fonction, sur l'aile droite de la mairie.

A peine sommes-nous arrivés que ma femme, inquiète, en voyant arriver un tel équipage, me prend à bras le corps et m'installe manu militari dans le canapé du salon.

C'est alors que tout se précipite une fois de plus. J'ai l'impression d'être dans un rêve.

« Je peux entrer ? » demande une petite voix. C'est la fille du vieux monsieur qui dégageait tout à l'heure sa porte d'entrée.

« Mon père vient de me dire que vous aviez la jambe cassée !? Ainsi, c'était vrai ?

Dire qu'il pensait à une plaisanterie de votre part... Ecoutez, votre femme ne conduisant pas, je vais vous emmener à Villeneuve, à la clinique Sainte

Geneviève.

Avec toute la neige qui est tombée et qui tombe encore, j'espère qu'on va pouvoir passer. On va essayer. »

Les choses s'accélérent. Avec l'aide de la jeune femme et de mon épouse, on réussit à m'installer dans la voiture, qu'elle est allée chercher. Puis, sans trop de difficultés, nous atteignons la clinique Sainte Geneviève. Mon épouse étant restée à Rigny, afin de surveiller mes élèves.

Puis, après m'avoir laissé en bonnes mains, et sans trop s'attarder, en raison des conditions atmosphériques qui se gâtent d'heure en heure, mon chauffeur prend congé de moi pour regagner Rigny, en espérant que la route ne soit pas bloquée par une congère.

Pendant ce temps-là, le radiologue qui m'a pris aussitôt en charge, joue les optimistes. Après examen d'une radio qu'il me met entre les mains, il s'exclame, en se frottant les mains :

« C'est une jolie fracture de Dupuytren. Le péroné est cassé. Il y a des morceaux un peu partout. Et vous avez des ligaments qui ont lâché, comme des vieux élastiques de bocaux à confiture.

Du travail en perspective pour le chirurgien, demain. Mais il va vous opérer par caméra et sous anesthésie, sinon vous risquez de vous cramponner à la table ! En ce moment il a des stagiaires. Il va en profiter pour leur montrer comment on réduit une fracture. On peut dire que vous tombez à pic ! » Comme vous pouvez le constater, le radiologue est plutôt d'humeur moqueuse. Aussi, poursuit-il sur le même ton : « Vous vous êtes fait ça comment... ? »

Et, comme par la suite, j'allais avoir à le faire et à le refaire maintes fois, j'entreprends mon récit dans le moindre détail.

« Bref, achève-t-il, il s'agit d'une fracture sans noblesse. Une fracture de prolétaire, tout au plus.

Ah, vous m'auriez dit, que vous avez fait cette fracture à Chamonix ou à Megève, cela aurait eu meilleure allure qu'une simple fracture en luge, à Rigny. Bref, on a la fracture qu'on mérite ! » Si, à l'avenir, vous avez besoin de mes services, n'hésitez pas ! Au plaisir de vous revoir, » conclut-il. Et il prend congé de moi, en m'abandonnant aux mains d'une infirmière, partie à la recherche d'« une cage à poules », pour éviter le contact douloureux des draps et des couvertures sur ma jambe blessée.

Lorsque j'étais en train de manger de la neige, au pied du plateau de Rigny, j'étais à cent lieues de me douter, que j'allais connaître cinq mois d'arrêt, avec

deux opérations à la clef, et une vis serrée entre deux boulons, qui me traverserait la jambe de part en part et qui me ferait hurler de douleur, quand ma cheville s'en irait heurter par inadvertance un pied de table.

Bien évidemment, l'année scolaire était terminée pour moi. Ce qui ne m'empêcha pas de recevoir, dans ma chambre d'hôpital, toute une foule de parents, venus m'apporter leur soutien, en même temps qu'une multitude de livres, afin de meubler mon inactivité forcée.

Apparemment, ceux-là ne me tenaient pas trop rigueur de mes diatribes contre les dangers de l'alcool...

En outre, mon épouse et notre petite fille de trois ans me rendirent de fréquentes visites. Et il n'y eut pas un seul jour, sans qu'une âme charitable ne leur proposât de les conduire à la clinique.

Ainsi, les nouvelles de l'école ne manquèrent-elles pas. Je sus par exemple qu'untel ou unetelle avait répondu à mon remplaçant. Ce qui ne m'étonna guère, car ma classe n'était pas facile à tenir.

J'appris aussi que les enfants avaient davantage de distractions qu'avec moi, car, il leur arrivait souvent d'être inoccupés. Il est vrai qu'on ne s'improvise pas instituteur de classe unique. Il faut beaucoup d'organisation pour jongler entre les six cours dont on a la charge et surtout, ne pas rechigner au travail.

Il n'y a, en effet, pas de place pour l'improvisation.

Puis, plus grave, pour moi, je fus informé qu'il avait fait main basse sur mes préparations qui s'entassaient, dans des cartons, bien rangées dans mes armoires. Ce qui eut le don de faire monter ma température, tellement j'étais remonté par tant de sans-gêne. Aussi me tarda-t-il de regagner la maison le plus rapidement possible, afin de lui mettre les points sur les « i ».

Et Antoine, me direz-vous ? Qu'est-il donc devenu ? On n'en entend plus parler...

Hélas ! Il ne tarda pas à se manifester, profitant de ce que j'étais à la clinique, pour faire des siennes.

« Tu sais, Gilbert, me confia mon épouse, en polonais, je ne t'en ai pas parlé plus tôt, pour ne pas que tu t'énermes après une personne qui n'en vaut pas la peine. Mais, comme tu finiras bien par être au courant, un jour ou l'autre,

maintenant que tu vas mieux, je veux que tu saches ce que ma raconté Elisabeth, ta collègue du Magny, que j'ai rencontrée, en allant faire mes courses aux Coopérateurs. Elle en a profité pour te souhaiter un bon rétablissement et elle me charge de te dire qu'elle ira te voir. Mais, voici ce qu'elle m'a dit :

Antoine vient d'écrire encore une fois à l'Inspecteur pour lui faire savoir que ton accident, tu l'avais eu dimanche et non pas lundi. Il laisse entendre que tu as triché sur les dates pour que cela te soit compté comme accident de travail ! Non mais, tu te rends compte ?

Ce n'est pas tout. Il a déclaré aussi qu'à ton retour de l'école, les enfants avaient été laissés sans surveillance, jusqu'à cinq heures ! »

Il fallait s'appeler Pernel pour se contredire d'une manière aussi imbécile. Si l'accident s'était produit un dimanche, je n'étais pas tenu d'assurer la surveillance !

« Il n'empêche, poursuivit-elle que l'Inspecteur a été obligé de mener une enquête. Bien évidemment, la jeune femme qui t'a conduit à la clinique, a témoigné que tu avais bien été accidenté un lundi. Et tes élèves lui ont dit que nous avions attendu, cinq heures, ensemble, dans ta classe. Tout s'est d'ailleurs très bien passé. »

Après, une telle information, ma décision était prise. Je décidai de partir. La lutte commençait effectivement par m'épuiser. D'autant plus qu'elle ne menait à rien...

De retour de la clinique, j'eus droit à des séances de kinésithérapie. Puis, une fois déplâtré, il me fallut subir une nouvelle intervention chirurgicale, afin de me débarrasser de la ferraille, qui consolidait ma jambe.

Je ne repris l'école qu'à la rentrée suivante. Et, quelques mois plus tard, j'émettais le vœu de changer de poste. Ce qui me valut les félicitations de mon Inspecteur, venu m'inspecter.

« Ce n'est pas une décision facile à prendre. Je m'en doute, déclara-t-il. Mais quand on a un pot de colle comme Monsieur Pernel, mieux vaut partir.

Vous ne pouvez pas vous imaginer le courrier dont il m'abreuve. C'est une personne qui ne me paraît pas très équilibrée.

Enfin, ça fait partie des risques du métier. Vous allez naturellement remplir vos fiches de vœux, et j'espère que vous aurez la satisfaction d'obtenir les postes pour lesquels vous allez postuler. »

Une quinzaine de jours plus tard, un rapport d'inspection très élogieux me parvint dans ma boîte aux lettres. Mais, je ne fus pas dupe. En me gratifiant d'une excellente note, il facilitait mon départ en me permettant d'obtenir des points supplémentaires, dans la concurrence que se livraient annuellement les instituteurs, à l'occasion des demandes de postes.

Etant en début de carrière, les postes les plus convoités me seraient inéluctablement refusés. Il ne fallait pas rêver. Notamment, celui de Blanville, ma ville natale, un chef-lieu de canton toujours très demandé, car il bénéficiait de magasins et de services, inexistantes en pleine campagne.

En outre comme il était situé sur la RN 49, à quelques kilomètres de Troyes, les instituteurs, qui enseignaient en maternelles ou dans les deux groupes scolaires n'étaient pas pressés de partir.

Mais, avec un peu de chance, je pouvais aussi espérer obtenir un poste d'adjoint à Viry-La-Chapelle, un tout petit village perdu dans les bois, situé à une demi-douzaine de kilomètres de Blanville, où mes parents avaient une maison de famille, dont j'hériterai plus tard.

Le nombre de points que je totalisais, grâce au coup de pouce de l'Inspecteur, devait me permettre d'atteindre cet objectif raisonnable.

Et le pronostic s'avéra exact, puisque ce fut exactement ce qu'il se passa...

Ainsi, avec l'aide de quelques parents et amis, nous déménageâmes, sans regret, pour aller vivre à Blanville. Ce dont se félicitèrent mes parents, qui habitaient une maison neuve, à la sortie de la ville.

Quelques mois plus tard, ironie du sort, j'appris par des voisins d'Antoine que celui qui m'avait fait tant de mal, me regrettait beaucoup.

Après avoir cru à une plaisanterie de second degré, ceux-ci crurent bon d'expliquer :

« Pas du tout. Il ne s'agit pas d'une blague. Il passe son temps à critiquer votre successeur. Nous l'avons même entendu dire : **DU TEMPS DE GILBERT MEUNIER, CA NE SE PASSAIT PAS COMME CA !** Voyez ! Depuis que vous êtes parti, vous avez toutes les qualités !»

Comme quoi, il ya bien des malades sur terre !

Depuis, beaucoup d'eau a passé sous les ponts de Blanville, où j'habite toujours.

Je suis à la retraite, à présent. Malgré tout, au bout de tant d'années, il me coûte encore de passer à Rigny, petit village au cachet si particulier...qui vaut le détour.

Je vous laisse le soin de l'interprétation !

Mais, je dois avouer que, pour en avoir parlé avec vous, je viens de raviver la blessure.

Antoine et Edmonde Pernel sont pourtant morts depuis longtemps. Quant au pauvre Eric, dont le plus grand malheur, est d'avoir eu de tels parents, il a connu depuis des démêlés avec la justice. C'est ce que j'ai appris par d'anciens élèves. D'autres me l'ont confirmé. Un beau jour, paraît-il, Eric a été arrêté chez lui, par la police, et emmené manu militari, menottes aux poignets, dans la prison de Valrouge, celle qui fit chauffer la machine à écrire de Libération Champagne. Au moins, il n'avait pas loin à aller !

Qu'avait-il fait ? Je n'ai jamais réussi à le savoir.

Par contre, j'ai appris qu'il avait vendu toutes ses vignes et toutes ses terres, ne gardant que la maison au tilleul... qu'il ne quitte jamais.

Depuis qu'il est sorti de la maison d'arrêt, il ne travaille pas, se contentant de vivre de ses rentes...

Mais, contrairement à son père... Personne ne le voit ! Personne ne l'entend ! Et c'est au moins cela de gagné...